

Considérez, dans les divers ordres d'idées, les hommes qui se sont fait remarquer par l'originalité de leurs productions, poètes, philosophes, publicistes, moralistes. Vous observez en eux diverses espèces de mémoire; chez celui-ci la mémoire des idées, chez celui-là la mémoire des faits. La mémoire littérale, la mémoire du rhéteur, vous ne la trouverez, sans exception, que chez des hommes distingués sans doute, mais dépourvus absolument de ce qu'on nomme l'individualité. Je suis même enclin à penser que l'exercice forcé de cette faculté appliqué à l'étude des auteurs d'une certaine classes, nuit à l'intelligence des auteurs des autres genres, dessèche la sève de l'esprit, arrête le jet de la pensée, émousse la pointe individuelle. Aussi, le rhéteur ne cause pas; même dans l'usage de la vie, il disserte, il péroré. Tout ce qu'il dit est stéréotypé d'après un moule solennel et pédantesque. Il n'a pas de propre fonds, il n'a qu'un répertoire.

Voulez-vous me permettre, Madame, un souvenir de jeunesse? // 405 //
Je ne sais s'il vaut la peine d'être conté, mais il vient à point.

Il existait, il y a une vingtaine d'années, dans ma ville natale, un pauvre vieux fou, qui avait fait d'assez bonnes études chez les oratoriens, qui avait eu, disait-on, de l'esprit avant la révolution, mais dont les facultés mentales s'étaient ressenties de plusieurs contre-coups que le sort ne lui avait pas épargnés. Ce vieillard, objet de compassion pour les gens sensés, était la risée des enfants – *cet âge est sans pitié!* – dont il provoquait les insultes par la singularité de sa mise et de ses allures. Un jour que nous étions à l'école, attentifs à la voix du maître qui nous expliquait Virgile, une agitation extraordinaire se manifesta tout-à-coup parmi nous: on eût dit une bande d'alouettes apercevant un hibou. Nous venions d'entrevoir, à l'entrée de l'allée qui précédait la classe, un revenant, un fantôme. C'était cet homme grand, sec, vêtu, de la tête aux pieds, d'habits blancs, et dont les bras, démesurément longs, avaient contracté machinalement l'habitude d'un geste véhément et saccadé. Jamais visite ne fut plus inattendue. Les plus malins d'entre nous ne pouvaient se l'expliquer que par les suggestions de leur conscience qui leur disait que ce pauvre diable pouvait bien avoir eu l'idée de venir se plaindre des espiégleries dont ils le poursuivaient journellement. Il se dirigea lentement vers la salle, ouvrit la porte et entra. Nous avions l'habitude, nous élèves, de nous lever chaque fois qu'un étranger entra dans la classe. L'idée de nous lever en présence d'un individu que tout le monde regardait comme fou, produisit quelque hésitation. Le maître fit un geste impérieux et sévère; à ce *quos ego* muet, qui comprima l'hilarité prête à éclater, nous nous levâmes comme un seul homme. Le vieillard salua avec une aisance qui nous étonna, puis, s'adressant au maître, il le pria en fort bons termes de lui transcrire les quatre premiers vers de l'*Énéide*, qu'il avait oubliés, disait-il. Le maître prit le Virgile qui était resté sur sa table, et le lui offrit en le priant de l'accepter. Le vieillard refusa, alléguant que le présent était inutile, vu qu'il savait Virgile sur le bout du doigt, sauf les quatre premiers vers, se faisait fort de réciter, ajoutait-il, sans faire une faute, le premier passage pris au hasard dans les douze livres du poème. Pendant les

deux ou trois minutes dont le maître eut besoin pour transcrire de sa plus belle plume les quatre vers demandés, vous eussiez entendu voler une mouche dans la salle; toutes les respirations étaient suspendues. L'envie de rire avait fait place à je ne sais quelle vague admiration: le pauvre fou venait de se transfigurer en un être idéal. Mais l'épreuve à laquelle il avait proposé de se soumettre était trop curieuse pour ne pas être tentée; il s'y prêta de bonne grâce, sans fierté comme sans affectation de modestie. L'épreuve dura plus d'une heure; il déclama avec intelligence et scandait les vers dans la perfection. Quand il partit, nous nous levâmes spontanément pour le saluer, cette fois, avec le plus profond respect. Le maître l'accompagna jusqu'à la dernière porte, à l'extrémité du jardin. Hé bien! messieurs, s'écria-t-il en rentrant, voilà un homme que vous molestez, que vous bernez sans cesse, et qui vient de vous donner une belle leçon. Quel est celui d'entre vous qui pourrait se flatter d'en faire autant?

Le magister parla comme il devait le faire; mais il est indubitable que cette mémoire prodigieuse chez ce vieillard faisait partie de sa folie, ou du moins qu'elle en était le résultat; car, à supposer même qu'il eût joui de la plénitude de sa raison, il n'eût pas été pour cela un penseur bien profond ni bien original.

Toutefois, je me suis souvent demandé si la conduite de cet homme n'était pas un trait d'esprit, et s'il n'avait pas voulu par là forcer les écoliers à des égards qu'il n'avait jamais pu obtenir auparavant, et qu'il eût certes moins que jamais obtenus, si, par ses plaintes, il nous avait exposés à de sévères châtiments. Qu'en pensez-vous, madame?

Était-ce aussi un penseur original et profond que cet autre individu qui avait la manie de défier ses amis de lui indiquer un vers du même Virgile, dont il ne pût à l'instant citer le suivant? A la fin, il rencontra un malin qui le mit au pied du mur, en lui disant:

Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Vous comprenez, Madame, que ce vers est le dernier du dernier livre de l'*Énéide*. Non que je suppose que vous sachiez le latin: si j'avais à faire une supposition, je la ferais plutôt toute contraire, persuadé que vous auriez le bon esprit de ne point vous en offenser, comme, en vous contentant d'être femme, vous avez le bon goût de ne rien emprunter à un autre sexe aux dépens des charmes du vôtre.

On cite de surprenants traits de mémoire du cardinal Maury et du cardinal de Beausset. On pourrait sans doute les discuter et s'efforcer d'en tirer des applications pour ou contre ma théorie. Pourtant, ce que l'on raconte de Maury en particulier me semble plus fait pour la confirmer que pour la démentir. Simple séminariste à Avignon, par conséquent jeune encore, il se rend avec toute la communauté à un sermon prononcé par un célèbre

prédicateur du temps. Les discours de cet orateur, nommé, je crois, le père Renaud, n'étaient pas à la hauteur des modèles de l'éloquence de la chaire, mais il les rehaussait par un débit merveilleux. Et lui-même ne s'en exagérait pas la valeur, car, à quelqu'un qui le pressait de les faire imprimer, il répondit: il // 406 // faudrait aussi faire imprimer le prédicateur. Maury retint si bien le discours qu'il le transcrivit durant la nuit. Le lendemain, il y eut une petite scène de mystification dont vous devinez les détails. C'est encore Maury qui nous a transmis le fameux exorde du père Bridaine. Or, comment se fait-il que le même homme qui retint précédemment tout un discours ne retienne ici qu'un exorde? Sommes-nous bien sûrs, d'ailleurs, de la fidélité de l'interprète, et M. de Laharpe n'a-t-il pas raison de soupçonner qu'il y mit du sien?

Je veux en venir à ceci, Madame, c'est qu'à l'époque du sermon du P. Bridaine, le cardinal Maury avait produit, que, conséquemment, la faculté de la mémoire s'était, suivant toutes les apparences, affaiblie en lui. Et maintenant j'ajoute que Maury, avec son talent et son esprit de saillie, ne fut guère, littérairement, qu'un orateur élégant et facile, mais sans originalité.

J'ai assez parlé de la mémoire littéraire; je reviens à la mémoire musicale, dont, à vrai dire, je ne me suis pas écarté, attendu que les lois de l'une et de l'autre sont identiques.

Je vous supplie, Madame, de réfléchir sur les virtuoses de tout genre, sur ces artistes, comme nous en connaissons beaucoup, dont la profession est de se faire entendre en public, instrumentistes ou chanteurs. On trouve parmi eux, qui en doute? des musiciens consommés, de grands musiciens. N'est-ce pas à cause de la nécessité où ils sont, les chanteurs surtout, d'exercer continuellement leur mémoire, et de retenir une foule d'ouvrages de longue haleine, que la plupart d'entre eux ne sont pas compositeurs? Et si, cédant à la fantaisie de montrer leur savoir-faire en ce genre, ils mettent au jour quelque production, leur imagination parvient-elle jamais à s'y débarrasser des habitudes de l'exécutant, ou des réminiscences de leurs rôles?

Mais je ne vous ai pas encore donné mes meilleures raisons; car les arguments les plus victorieux que l'on puisse produire en faveur de toute théorie où les facultés humaines sont en jeu, doivent se tirer de l'expérience personnelle.

Vous vous montrerez, je l'espère, Madame, d'autant plus indulgente pour cette obligation où je suis, ou, si vous voulez, pour cette petite velléité qui me prend de parler de moi, qu'en premier lieu, je ne connais pas de plus assuré moyen de défendre mon intention contre tout soupçon de paradoxe dans une question qui vous touche de si près, où l'on a constamment pris, à mon sens, le contrepied de la vérité, et où l'on a toujours conclu de l'existence d'une faculté à l'existence d'une autre faculté bien autrement appréciable, et qui est, en réalité, incompatible avec la première; en second lieu, parce que

cette confession n'est pas de nature à flatter mon amour-propre, puisqu'il s'agit de raconter certaines déceptions qui auraient fait le malheur de ma jeunesse, si ma jeunesse avait su les prévoir. Je me souviens que Larochefoucault [La Rochefoucauld] a jeté de la défaveur sur cette méthode d'argumenter tout-à-fait personnelle lorsqu'il a dit qu'*on aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler*, et que *nous n'avouons jamais nos défauts que par vanité*. Mais à quoi se réduiraient nos pensées et nos actions si nous nous faisons peur de Larochefoucault? Soyez assurée que les gens sincères avec eux-mêmes (s'il en est, j'en suis), me comprendront parfaitement.

Il arrive parfois que certaines personnes me font la politesse de me demander pourquoi je ne compose pas. En pareil cas, voici ma réponse: Si je composais, je recomposerais, ou plutôt je décomposerais ce qui a été déjà composé. – Je n'ai pas toujours parlé ainsi. Il fut un temps où je me croyais appelé à fournir une brillante carrière de compositeur. J'étais doué, je dis mieux, j'étais affligé d'une étonnante mémoire musicale, et vous qui me connaissez, Madame, vous savez que cette faculté ne me fait pas encore défaut. Non seulement, je n'ai rien oublié de ce que j'ai su dans mon enfance; non seulement, je retiens avec une assez grande facilité, quand je veux bien m'en donner la peine; mais il y a même, ainsi que vous le verrez tout-à-l'heure, des choses que je sais à mon insu. Hé bien, ce qui a pendant longtemps entretenu mon illusion, est ce qui depuis lors m'a complètement désabusé. Au demeurant, comme certaines illusions prolongées ne sont pas un mal, j'aime mieux que la triste vérité ait frappé mes yeux lorsque tout prisme était tombé, à un âge où j'étais plus résigné à ne pas me tromper moi-même, et où j'avais reconnu la vanité de bien des choses, même des plus prisées.

Pour peu que vous y teniez, je vous produirai des témoins comme quoi il m'arriva un jour de parier que je retiendrais un opéra de Rossini, et comme quoi je gagnai mon pari. Il est vrai que cet opéra était le *Moïse* français. Je connaissais le *Mosè*. Mais la gageure ne portait que sur les morceaux nouveaux ajoutés par l'auteur pour la scène française. Il y avait donc tout le premier acte à retenir, sauf les récitatifs, et des parties notables du second, du troisième et du quatrième actes. Ce n'était pas mal, comme vous voyez. Il fut convenu que je me rendrais à l'Opéra avec les intéressés, et que trois jours me seraient accordés pour recueillir mes souvenirs et leur donner le temps de se classer, car il en est de mon cerveau, et probablement du cerveau des autres, après une audition de musique, comme d'un vase qui a déjà contenu diverses liqueurs et que l'on remplit d'une liqueur nouvelle. Il faut un certain temps, selon la nature du liquide, pour qu'il puisse déposer, se clarifier et prendre sa teinte naturelle. Je dormis donc sur mes impressions, d'abord cherchant plutôt à oublier qu'à forcer l'action de la mémoire. A mesure que les souvenirs me revenaient, je les fixais sur le papier. Peu à peu les divers motifs m'apparurent dans leur suite et leur enchaînement. Je n'avais d'autre guide matériel que mon livret, sur lequel j'avais indiqué, au courant de la représentation, au moyen d'un mot ou d'une note de musique, quelques

transitions délicates, quelques finesses difficiles à saisir. A cette époque, simple stagiaire, je ne connaissais aucun artiste, je n'avais pas mes entrées à l'Opéra. Cependant, de crainte d'indiscrétion ou de supercherie, on m'avait demandé un engagement formel de ne pas mettre les pieds à l'Académie royale, ni dans aucun magasin de musique, de ne voir aucun artiste, en un mot, de garder, musicalement, le plus complet incognito. Le jour de l'épreuve, il y eut un déjeuner chez les intéressés. Je trouvai là un homme du monde, excellent amateur, fort connu dans les salons d'alors, et qui fit l'office de jury. Je jouai au piano, à l'aide de mon livret, tous les morceaux nouveaux de la partition, non sans entremêler par-ci par-là quelques fils grossiers au riche tissu de Rossini, non sans donner quelque entorse aux modulations du maître: mais enfin cela passa; je fus proclamé un prodige.

Voulez-vous, Madame, que je vous cite des noms propres? Demandez au bon et jovial Castil-Blaze s'il ne m'est pas maintes fois arrivé de lui rappeler des œuvres entières de sa jeunesse, et dont il n'avait gardé lui-même aucun souvenir. Demandez à Onslow si, un jour, à sa grande surprise, je ne lui jouai pas des fragments assez étendus d'une symphonie que je ne n'avais entendue et que je n'avais pu entendre qu'une seule fois au Conservatoire. Demandez à mes amis Meyerbeer, Berlioz, Alkan, Reber, Félicien David, Léon Kreutzer, L. Massart. – e! je les nomme pour qu'ils puissent m'accabler de honte dans le cas où je ne vous débiterais que des impostures, – si, plusieurs fois, me trouvant dans le secret de compositions souvent inédites, quelquefois même non écrites, ils ne se sont pas persuadés que j'avais le don de *second ouïe*.

Oh! certes, je ne me vante pas, croyez-le bien. Car, outre la persuasion où cette maudite faculté m'a mis pendant quinze ans que j'étais un des élus d'Apollon, ce qui est déjà un fort méchant tour, elle ne m'a pas épargné certaines mystifications dont je me serais bien passé. Voici le revers de la médaille.

(La suite au prochain numéro)

Journal Title: REVUE ET GAZETTE MUSICALE
Journal Subtitle: None
Day of Week:
Calendar Date: 20 décembre 1846
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: XIII, 51
Year: 1846
Series:
Pagination: 404 à 406
Issue:
Title of Article: DE LA MÉMOIRE CHEZ LES MUSICIENS
Subtitle of Article: Lettre à Mme S. de B... (Deuxième article*¹)
Signature: J. D'ORTIGUE
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: XIII, 49 et XIII, 52

¹ * Voyez le numéro 49.